

EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

PAR M. L'ABBÉ PROULX, MISSIONNAIRE DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DE PONTIAC

VII

Premières découvertes et premiers établissements à la Baie d'Hudson

(Suite)

Button — Travaux pendant l'hiver. — Opinion de sieur Hubart. — Iles Boutons. — Fox. — James. — A l'île Charlton. — Un bon point. — Latour. — Bou-don. — Le Père Druilletes. — Des Groseilliers au fort Nelson. — Ses griefs. — Chez le prince Rupert. — Le Nonsuch. — Le fort Charles. — La Compagnie de la Baie d'Hudson.

En 1612, au commencement de mai, Thomas Button, "gentilhomme, très habile marin et homme savant en tout genre," avec deux vaisseaux, la *Résolution* et la *Découverte*, partait pour la Baie d'Hudson, cherchant un passage aux Indes Orientales. Le 15 août, il entra dans une crique au nord de la rivière qu'il appela Nelson, nom du maître de son navire, qu'il enterra en cet endroit ; c'est cette

rivière que les Français nommèrent *Bourbon*. Ayant résolu d'y passer l'hiver, il plaça ses deux vaisseaux l'un à côté de l'autre, et il les fortifia par une barricade de pilotis en sapin renforcée de terre, pour se garantir contre les neiges, les glaces, les pluies et les flots. Button avait avec lui toute une société d'hommes d'expérience et de capacité : Nelson, son lieutenant à bord de la *Résolution* ; Ingram, commandant de la *Découverte* ; Gibbons, marin habile ; Hacockridge, qui a écrit une relation de voyage ; Hubart esprit observateur et perspicace ; Frichet,

un des compagnons de l'infortuné capitaine Hudson. Trois grands feux mettaient l'équipage à l'abri du froid ; l'abondance régnait à la table ; on tua, dans le courant de l'hiver, pour le moins dix-huit cents douzaines de perdrix et d'autres oiseaux. Enfin, le contentement aurait régné dans cette espèce de petite cité bien réglée, si l'hiver n'eût été aussi rude, si la maladie n'eût affaibli pendant trois ou quatre mois le capitaine et enlevé plusieurs hommes de l'équipage ; si les sauvages, pour se venger de ce qu'on leur avait capturé quatre canots, n'eussent surpris et tué cinq hommes, frappant ainsi les autres de terreur.

Pour prévenir l'ennui, les murmures et les mécontentements, Button eut la sagesse d'occuper ses gens, employant les uns à tracer des chemins dans les bois et à mesurer des distances, les autres à étudier certaines questions d'utilité pratique, comme celle-ci, par exemple : "Ce qu'ils croyaient être en leur pouvoir de faire l'endroit où ils étaient, aussitôt que le dégel viendrait ; et quelle était la meilleure façon de s'y prendre pour poursuivre la découverte, pour laquelle ils avaient été envoyés, aussitôt qu'ils seraient en état de se

remettre en mer." Nous avons la réponse de Hubart, je la citerai à titre de curiosité.

Ma réponse à la première question, sauf votre meilleur avis, est de croire, qu'il ne serait pas hors de propos, si Dieu donne des forces à notre monde, de suivre cette rivière avant de la quitter, afin de savoir jusques où elle va, et de rencontrer peut-être quelques habitants, dont nous pourrions saisir quelques avis utiles pour notre expédition : car, du profit, je ne crois point qu'il y en ait à faire ici.

Je réponds sur la seconde question, qu'il faut chercher vers le nord, par-delà ce pays occidental, jusqu'à ce que nous trouvions, s'il est possible, un endroit où la marée vienne du côté de l'ouest, et, après l'avoir trouvé, pousser notre route contre cette marée, en suivant le reflux, et explorer de ce côté le passage.

Je dis ici mon sentiment, autant que mes lumières me le permettent, et j'y persisterai jusqu'à ce qu'on puisse me convaincre du contraire par d'autres raisons plus fortes.

JONIE HUBART.

Button reprit la mer au mois de juin 1613, poussa au nord jusqu'au soixante-cinquième degré et revint en Angleterre, persuadé de l'existence du passage qu'il cherchait. Il laissa son nom à ce groupe d'îles qu'on rencontre à l'entrée du détroit d'Hudson. Les Français prononçaient et écrivaient *Iles Bourbons*.

En 1639, Lucas Fox s'embarquait, le 8 mai,



HAUT-CANADA. — Chute de New-Post ; d'après une photographie envoyée par Mgr Lorrain

sur un vaisseau de vingt tonneaux, ravitaillé pour dix-huit mois et parfaitement bien équipé à tout égard. Il était si sûr de pénétrer dans l'Océan Pacifique qu'il emportait avec lui, de la part du roi d'Angleterre, une lettre pour l'empereur du Japon.

Voici la description de la première terre où il aborda : "C'est une île dont l'intérieur est entrecoupé de plusieurs montagnes. Le temps était beau, et il n'y avait ni glace dans la mer, ni neige sur la terre. La côte paraissait fort sûre, et ressemblait par ses inégalités aux promontoires qui s'avancent sur l'Océan. Elle était couverte d'algues et d'autres sauvages ; le poisson y abondait."

Il pénétra assez avant dans un des bras de mer qui descendent de l'Océan glacial, et mieux que tout autre il en expliqua les courants ainsi que les lois qui y régissent les marées : aujourd'hui, la géographie parle du détroit de Fox.

En cette même année 1631, le capitaine James, homme fort habile et très expert dans les calculs, parti d'Angleterre au mois de mai, comme Fox, s'aventura jusqu'au fond de la baie d'Hud-

son, et découvrit cet évasement méridional qui rappelle sa mémoire sous le nom de baie James ; c'est cette partie de la Méditerranée canadienne que, pendant trois jours, des prairies Hay-Creek, nous avons eue sous les yeux.

James hiverna sur l'île de Charlton, pays aride, couvert d'une mousse blanche et de petites broussailles, sans arbres ni abrisseaux, si on excepte le genévrier, dont le plus haut n'avait pas un pied et demi. Les neiges commencèrent à tomber dans les premiers jours d'octobre ; la mer gela au milieu de septembre. Le froid continua d'être très vif jusqu'à la mi-avril ; les gens de l'équipage le trouvaient d'autant plus insupportable qu'ils n'avaient d'autre asile pour se retirer qu'une tente, couverte des voiles du vaisseau, et qu'ils ne trouvaient que de misérables broussailles pour alimenter leur feu. Le 13 mai, le temps était très chaud le jour, mais il gelait encore pendant la nuit. Le 30 mai seulement, l'herbe commença à poindre.

Le 15 juin, la mer était toujours gelée, et le capitaine ne put s'ouvrir un passage entre les glaçons que le 19 et le 20 de ce mois.

Son journal contenait une énumération si effrayante des misères et des calamités qu'il avait eue à essuyer durant son long hivernement, qu'il

répandit dans le public anglais une vraie panique, et, pendant près de 30 ans, les explorateurs intimidés n'osèrent plus diriger leur course de ce côté. Du reste, il déclarait formellement, en propres termes "qu'il n'y a point de passage en ces lieux, ou, s'il y en a un, qu'il est situé de façon qu'il ne vaut pas la peine de le trouver." Cette déclaration est un bon point à l'acquit de sa science et de sa perspicacité ; car, plus d'un siècle après lui, des navigateurs célèbres, guidés par leurs espérances et leurs illusions, cherchaient encore le passage in-trouvable.

En 1646, Latour, qui rendit son nom célèbre en Acadie, entreprit de faire la traite de pelleteries à la baie d'Hudson, assisté de quelques amis qu'il avait dans la Nouvelle-Angleterre. Depuis, des marchands de Boston auraient continué d'exploiter, sans bruit, la vente commerciale que ce Français entreprenant avait découverte.

En 1656, Jean Bourdon, de Québec, s'avança jusqu'au fond de la baie, sur un petit bâtiment de trente tonneaux, et fit du commerce avec les sauvages.

En 1661, les RR. PP. Druilletes et Dabblon, accompagnés par La Vallière, Denis Guyon, Després, Couture et François Pelletier, partent du lac Saint-Jean et remontent la rivière Chomouchouan jusqu'au lac Nekouba, à la hauteur des terres. Ce fut le terme de leurs courses ; les sauvages qui les guidaient, refusèrent d'aller plus loin par la terreur des Iroquois, qui portaient leurs armes jusque dans ces contrées reculées.

Vers cette même époque, un sieur Des Groseil-